

APOSTILLE

à « La base de signatures de virus a été mise à jour »

4,75

jours de détresse en trompe-l'œil

Andrès de Luna

Exemplaire RN000

Apostille : n.f. (anc. fr. *postille*, annotation). DR. Mention modificative, complémentaire ou explicative faite en marge d'un acte.

Le Petit Larousse Illustré, 2004

J'avais tellement de sentiments pour lui que j'ai pensé un moment que j'allais me perdre dans les méandres de la volupté ou interrompre brutalement cette comédie incisive. L'idée serait de demander à mon tatoueur habituel de m'enfoncer son outil jusqu'au cœur.

Manuel Puig, *Le baiser de la femme-araignée*, traduit par Albert Bensoussan, Seuil, 1979

A Diego

Lad'AM
Editions

4,75

jours de détresse en trompe-l'œil

Andrès de Luna, poète argentin, est né le 10 décembre 1952 à Buenos Aires. Fils d'un professeur d'histoire, il enseigna les arts plastiques dans un collège de la banlieue est de Buenos Aires. Il publia plusieurs recueils de poésie non traduits ainsi qu'un opuscule sous forme d'un portrait croisé d'Isidore Ducasse et de Luis Bunuel ayant pour titre « Réel, irréel et surréel en Amérique Latine ». « 4,75 jours de détresse en trompe-l'œil » fit l'objet d'une publication dans un journal local dont il ne reste aujourd'hui qu'un seul exemplaire. Proche de Manuel Puig, il lui rendit plusieurs visites à Mexico-city. Il croisa à plusieurs reprises Jorge Luis Borges à qui il n'adressa jamais la parole. Il fit un bref séjour à Paris en 1987 au cours duquel il rencontra Samuel Beckett ainsi qu'Angel Michaud à qui il confia l'unique exemplaire connu du journal dans lequel fut publié « 4,75 jours de détresse en trompe-l'œil », ce qui nous permet aujourd'hui de le reproduire dans une Apostille.

Andrès de Luna est décédé dans des circonstances non élucidées le 3 janvier 2002 à Buenos Aires.

On peut lire sur sa tombe l'épithaphe suivante :

« si vous croyez que c'est drôle

de regarder passer l'éternité...

J'attends de vous y voir ».

Jour 1

J'ai un frère jumeau.

Il vit au Groenland.

Chacun son hémisphère.

Le dernier geste que nous avons accompli ensemble, mon hémisfrère et moi, fut de voyager en Uruguay sur les traces de Jacquette Célestine Davezac, mère d'Isidore Ducasse comte de Lautréamont. Nous voulions découvrir les circonstances de sa disparition. Nous savions seulement qu'elle s'était donné la mort. Et encore, ce n'était pas si sûr. Aucune certitude, aucun article de journal de l'époque ne relatait le suicide d'une ressortissante française.

Cette quête, mon frère et moi, l'abordions dans l'urgence, comme un acte essentiel de survie, nous avons le sentiment que découvrir la vérité détruirait définitivement notre gémellité, enfin ! et que nous pourrions nous partager le monde, dévorer sans appétit mais avec beaucoup d'ambition et de conviction tout ce que nous croiserions sur nos routes et qui aurait le malheur de s'y trouver, un escargot ou un buffle, cela ne ferait aucune différence, nous ingurgiterions toute la misère et la richesse du monde sans pour autant alourdir nos excréments.

Mon frère et moi ne sommes pas nés le même jour.

Je suis né à 23h58.

Et lui à 00h02.

Montevideo. Nous tournons en rond afin de bâtir des courbes et des espaces concentriques en forme de boules de cristal. Le silence des boucles nous apaise.

Nous sommes donc nés à 4 mn d'intervalle.

Les boules de cristal sont en général destinées à lire l'avenir. Nous cherchions une tranche de passé. Les boules sont muettes alors qu'au dessus de la mer, les mouettes interrompent notre silence organisé en traînant dans le ciel orageux le vacarme audacieux de leurs cris.

Mon frère et moi ne sommes pas nés le même jour.

Il accouche du matin solaire alors que je tue la nuit.

J'accompagne d'un cri strident mais respectueux
le dernier souffle du soir attardé.

Certes, tourner en rond dans Montevideo ne suffirait sans doute pas à découvrir la vérité sur la mort de Jacquette. D'autant plus que les cercles commencent à se voir dans la ville, l'empreinte de notre quête marque l'asphalte et les esprits.

Une demeure ancienne, riche et sobre s'ouvre à nous. Que faire d'une demeure quand on a la bougeotte et une mission vitale à accomplir ?

Rien.

Mon frère, né après moi, représente donc l'avenir alors que moi, j'illustre à merveille le passé inondé des lourdeurs des souvenirs moites et encombrants.

Rien de plus dans tous les cas. La demeure reste fidèle à son endroit et son augure, ses marques anciennes, ses peintures accrochées aux murs narrent sans fin des histoires de marins égarés saouls d'images encombrantes et de vérités approximatives voire honteuses.

Les variations sont innombrables, outre les marins, il est fréquent de trouver dans la demeure, décliné sous toutes ses formes, le thème de la « nature morte ». Une pomme et un pain posés sur une table recouverte d'une nappe à carreaux rouges et blancs. Le rouge de la pomme est terni par le temps et la lumière. Du pain ne reste que la croûte.

La « nature morte » est l'avatar de la demeure.

Plus la nature est morte moins la demeure migre.

Dans notre histoire, la demeure est le centre de nos cercles.

Nous ne sommes que des passants quelque peu excentrés.

Ne pas être nés tout à fait dans le même temps ne pose pas problème.

Mais ne pas être nés le même jour prive la gémellité d'une partie de son sens, peut-être même ne sommes-nous pas du même signe...

Jour 2

Au réveil, la demeure est là, à l'identique de la veille, au détail près que la lumière accentue sa représentation figée mais ne change en rien sa frigidité inassumée.

Un passage aux toilettes coprophages.

Cesser les cercles pour tracer une droite vers l'océan.

Mon frère et moi marchons de conserve comme deux matelots débutants, néophytes de la quête incertaine mais bien décidés à en découdre avec cette histoire afin de tisser notre imaginaire des souvenirs de la mort de Jacquette.

Une ville est une ville avec ses codes. Le conglomérat humain fait penser à la ruche incertainement organisée. Nous ne savions pas, à l'époque, que notre planète est une ville qui a glissé de la terre au béton et que l'outil seul est cultivé à défaut des marguerites ou des acacias.

Se déplacer dans le bruit capte l'attention à un tel point que marcher devient un acte silencieux noyé dans

le klaxon,

le vombrissement,

les images se reconfigurent à chaque instant, meurent, renaissent,

feu vert,

feu orange,

feu rouge.

En soi, une seule petite journée d'écart avec mon frère ne m'empêche pas de vivre, si ce n'est ce décalage horaire persistant qui compose mal avec notre lieu de naissance, Buenos Aires.

Je suis au Sud et lui au Nord,

Il est parti

je suis resté

mais,

je ne suis pas figé comme la cité

sans être libre comme l'air.

Je pense avoir l'air de m'accoupler à la liberté alors que je m'acharne à m'enraciner dans l'artifice plan de la mégapole.

La ligne droite est ennuyeuse. On y perd ses repères.

Les gens nous croisent, ce ne sont jamais les mêmes mais tous se ressemblent.

Ils sont pressés,
enfermés au secret
dans leurs bulles.

C'est peut-être bien cela le problème, ne pas avoir de bulle. C'est un comble d'ailleurs pour des monozygotes que de ne pas avoir de bulle après avoir cohabité neuf mois dans le même œuf.

Mon frère trouve un sou neuf sur l'asphalte.

Il ne sera peut-être pas utile d'épiloguer sur ce fait. Il est sans importance, il n'influe pas sur la suite des événements.

Une journée à marcher sur une ligne droite, sur une rue, puis sur une route élargie aux immeubles épars.

Dormir.

Dans un jardin public.

Il est très public ce jardin, encombré à la nuit tombante par des prostituées, hommes et femmes. Certains, ou certaines, n'ont plus de sexe parfaitement déterminé, ils sont « trans », en transit en quelque sorte. Ils sont ce qu'ils ont voulu être. Mais qui sait ce qu'ils seront ? Un casse-tête finalement que de se prendre en main, de remodeler en quelque sorte son apparence et son devenir.

Mon frère et moi, aussi, sommes « trans »...

Je suis ce qu'il était
et il est ce que j'aurais rêvé être.

Nous sommes des « trans » décomposés.

Alors que les autres « trans » sont recomposés.

Cela peut paraître étrange, mais finalement c'est une histoire de famille. Au fur et à mesure que le temps se déploie, nous devenons les cousins de ce que nous avons été.

Puis finalement, des cousins de plus en plus éloignés.

Jusqu'à épuisement.

Il est bien ce jardin public.

Jour 3

La pluie,
sur la pelouse usée
sur le bitume
sur les voitures
sur les autobus
sur les baies vitrées.

Continuer à marcher, droit devant,

marcher la nuit,
aussi.

Jour 4

Enfin l'océan, vieil Océan !
Mais pas comme on voulait.
La plage est encombrée de corps huilés.
Ça pue !

Il va nous falloir inventer quelque chose pour éloigner tous ces gens inutiles et gênants pour l'émergence de nos rêves.

Ils sont étranges ces gens. Agglutinés au bord de l'eau, ils semblent ne jamais abandonner leur statut de citoyen, serrés les uns contre les autres. Certaines femmes osent montrer leurs seins, mais ce ne sont pas les plus belles femmes, les plus beaux seins.

Ce doit être une question de morale.

Des petits seins tout neufs, ce n'est pas décent.

Alors que des gros seins lourds, tombants et nourriciers s'accommodent de la bienséance.

Quelques enfants jouent dans l'eau.

Ils se jettent dans la vague,
ressortent,
se jettent dans la vague,
ressortent.

Ainsi, d'aucuns ne peuvent oublier que venir à la plage, c'est s'amuser.

Voilà, c'est comme ça, venir à la plage, c'est amusant.

Sauf pour nous.

A la nuit,
ils sont partis,
les seins sont remballés
et les enfants ont cessé de rire.

Dormir sur la plage.

Jour 5

Je ne le sais pas encore mais ce jour restera inachevé. Nous n'en vivrons que les trois quarts. A peu près.

Après avoir dormi un peu, nous nous sommes concentrés sur les ombres de la nuit.

Elle est là,

Jacquette.

Belle, elle est belle comme dans l'imaginaire
d'un adolescent.

Elle marche vers la vague, se retourne, nous regarde comme pour une invite à la suivre. Son ombre échappe à la lune mais se profile sur un nuage échappé de l'océan.

Océan-bouche, cruel au point d'absorber les étoiles. L'océan-bouche reste coi. Pas un mot mais un souffle comme une menace ou une promesse, c'est selon...

Pour mon hémisfrère, c'est une menace.

Il sortit de sa poche le sou neuf trouvé sur l'asphalte, cela suffirait pour payer le taxi qui le mènerait à l'aéroport, destination Nuuk.

Moi,

c'est différent,

c'est normal que je sois différent,

je suis né avant le temps

des hésitations crépusculaires.

Je marche sur la plage, je respire avec la vague, je traverse, je traverse les milliards de grains de sable dont certains restent accrochés à la plante de mes pieds, ils m'accompagnent, sont collés à mes basques pour le meilleur à moins que finalement ils ne se libèrent dans le bleu-noir de l'eau.

Il est 18h.

J'entre sans hésiter, je trouve mon élément, enfin. Je ne meurs pas, je ne souffre pas, je marche au fond, mes oreilles grandes ouvertes sont à l'écoute du poids de l'eau qui s'arc-boute sur ma

charpente osseuse. Le sable sous l'eau est plus dur, plus ferme, plus rassurant, je continue cette escapade accompagné de coquillages étranges refermés ou baillant selon les espèces et les humeurs.

Le temps est passé maintenant et je sais bien que cette journée ne s'achève pas, ce serait trop facile, mais se proroge en écho sur tous les horizons.

Un jour, mon hémisfrère surgira de n'importe où, ou d'ailleurs, des fleurs à la main, en souriant.

Je garde en moi le
souvenir
de
sa
bienveillance
malgré
sa proximité aléatoire.

Buenos Aires, le 25 août 1999